
Une ethnologue au jardin des Plantes. Dix petits terrains

Saint-Nazaire, Petit Génie, 2015, 361 p., bibl., fig.

Martyne Perrot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28905>

DOI : 10.4000/lhomme.28905

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 février 2016

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Martyne Perrot, « Une ethnologue au jardin des Plantes. Dix petits terrains », *L'Homme* [En ligne], 217 | 2016, mis en ligne le 24 février 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28905> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28905>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Une ethnologue au jardin des Plantes. Dix petits terrains

Saint-Nazaire, Petit Génie, 2015, 361 p., bibl., fig.

Martyne Perrot

Bernadette Lizet, *Une ethnologue au jardin des Plantes. Dix petits terrains*, Saint-Nazaire, Petit Génie, 2015, 361 p., bibl., fig.

- 1 BERNADETTE LIZET est une ethnologue rompue à la botanique et à la zoologie, dont l'essentiel de la carrière s'est déroulé au Muséum national d'histoire naturelle. Les fenêtres de son bureau donnent sur la ménagerie ; elle voisine donc avec les flamants roses et entend les perruches-souris « jacasser à longueur de journée » (p. 7). Mais Bernadette Lizet ne se contente pas de voisiner, elle observe, analyse, seule ou en équipe, le jardin des Plantes, son parc zoologique et sa vénérable institution, qui lui inspirent, entre 1989 à 2014, « dix petits terrains » – sous-titre en forme de clin d'œil à Agatha Christie –, répartis en trois grands chapitres : « Héritages », « Lieux », « Histoires ». Ces dix articles, dont la moitié, mentionne-t-elle, porte une « signature multiple », témoignent d'une pratique collective de la recherche à laquelle l'auteure est très attachée.
- 2 En réalité, rien n'est vraiment « petit » dans cet ouvrage, même s'il s'agit d'étudier souvent des microcosmes. Car tout interpelle son auteure qui, munie de son « radar ethnobotanique ou ethnozoologique » (p. 8), nous restitue la diversité du vivant peuplant cet espace de 24 hectares : plantes, animaux et hommes, ceux qui entretiennent et étudient la vie animale et végétale (soigneurs, jardiniers, chercheurs). Adeptes d'une ethnologie du proche, voire de l'intime, ce choix assumé au sein du Muséum – où les terrains exotiques sont encore privilégiés – s'inscrit pourtant dans une tradition assez ancienne, à l'instar notamment des travaux de Paul Jovet (1896-1991), un pionnier des études de la flore urbaine. Bernadette Lizet lui consacre un beau chapitre, riche d'explorations botaniques inattendues à travers « les ruelles pleines d'herbes et de pavé, les bords de trottoir, [...] les plates-bandes, les arrière-

cours, les décharges, les ruines, les ballasts » (p. 55), qu'il a, sans jamais se lasser, arpenter toute sa vie. Dans le décor à la Céline de sa maison d'Athis-Mons où l'auteure se rend en septembre 1987, elle l'écoute faire l'inventaire minutieux des plantes qui s'y trouvent, à l'intérieur comme à l'extérieur, et, surtout, celui des « mauvaises herbes » pour lesquelles ce « théoricien de l'adventice » (*id.*) développa une passion toujours intacte. Cette herborisation permet à Bernadette Lizet de se poser la question du « vrai sauvage » et de faire le lien avec l'herbe folle urbaine et la « friche apprivoisée », mise au goût du jour par le paysagiste Gilles Clément, dans ces années 1980 (p. 62). Ce qui frappe le lecteur non initié, c'est la curiosité et la patience mobilisées par ces naturalistes pour leur quête passionnée de l'itinéraire accompli par chaque plante. D'où vient-elle ? Comment s'est-elle retrouvée là et pourquoi pas ailleurs ? Explorant en compagnie de Paul Jovet une friche industrielle qui borde le canal Saint-Denis en 1988, Bernadette Lizet nous fait ainsi partager leur émerveillement à tous deux lorsqu'ils découvrent une *Inula graveolens*, à l'odeur caractéristique (p. 57), que le naturaliste n'avait pas revue depuis qu'il était jeune instituteur, puis, à proximité, un *Reseda alba* : « une rareté méditerranéenne en banlieue nord de Paris ! » (*id.*).

- 3 Ces « lieux vagues » (p. 55) étaient précisément, un siècle et demi plus tôt, ceux que Jean-Charles Alphand, bras droit du baron Haussmann et « ingénieur des embellissements de Paris » en 1857, s'employait à maîtriser et à discipliner en alignant marronniers, platanes et, en moins grand nombre, ormes et ailantes, le long des larges avenues de la ville haussmannienne. L'arbre municipal dans « son corset de fer », posté à intervalle régulier, devient un symbole de l'« ordre public » (pp. 18-22). Mais l'un de ces arbres, l'ailante, admiré pour « sa rusticité et son élégance », essence vagabonde venue de Chine, va contrarier la volonté des ingénieurs de la ville et devenir l'incarnation du « nomade », du « mauvais pauvre », du « marginal » qui dérive dans les faubourgs de la ville industrielle. L'ailante prendra en effet possession de Paris, malgré les efforts de l'administration, et sera considéré comme une véritable « peste végétale », une « mauvaise herbe urbaine » (p. 26).
- 4 À lire ce premier chapitre, on prend conscience de la position ambiguë de ces « herbes folles », que naturalistes et jardiniers abordent encore aujourd'hui de façons si différentes. Le jardinier lutte contre le « débordement végétal ». Sa pratique, écrit Bernadette Lizet, est « l'exact contraire de celle du botaniste » (p. 185) mais, ajoute-t-elle, le dialogue est toujours possible pour comprendre comment s'opère, pour chaque plante, le passage entre « état de culture et certaine spontanéité du végétal » (p. 186).
- 5 Le monde de l'ethnobotanique a aussi ses grandes figures, dont l'auteure dresse les portraits dans un chapitre écrit avec Serge Bahuchet et consacré aux précurseurs et fondateurs de l'ethnobotanique au Muséum. Parmi les principaux, citons ce savant « utopiste et explorateur » (p. 111), Auguste Chevalier (1873-1956). Scientifique engagé dans la connaissance des plantes utiles pour l'agriculture et la mise en valeur forestière, il s'intéressa, entre autres, à la taxinomie indigène et aux espèces tropicales. Autre personnalité « antithétique », Roland Portères (1906-1974) va créer, sous l'influence d'André-Georges Haudricourt, une « ethnobotanique à la française », pour laquelle la plante n'est jamais isolée de son milieu ni de sa relation avec l'homme dans la longue durée (p. 136). André-Georges Haudricourt (1911-1996), quant à lui, sera partisan d'une « ethnobotanique dynamique », évolutive et historique, qu'il va distinguer de l'ethnoscience américaine en ne séparant pas « les mots et les choses », « le lexique et les pratiques et le savoir-faire » (p. 128), tout en adoptant une méthode

résolument interdisciplinaire. Il fut, on le sait, l'un des grands acteurs du courant d'analyse « écologie et société » (*id.*). Enfin, Jacques Barrau (1925-1997), qui enseigna à l'EHESS à partir de 1971, fera la liaison avec les acquis de la recherche anglo-saxonne et l'écologie (p. 129), et influencera toute une génération de jeunes chercheurs. Les années 1970 à Paris furent particulièrement riches en réflexion autour de l'écologie. Le groupe réuni par Jacques Barrau et André-Georges Haudricourt comptait aussi des ethnologues comme Maurice Godelier, Georges Condominas, Lucien Bernot, etc.

- 6 Vers la fin de l'ouvrage, le végétal laisse place à l'animal à travers la véritable « épopée » que vécut un couple d'hippopotames du zoo de Vincennes. Alors que la reconstruction de ce zoo oblige à l'évacuation de tous les animaux, « Rodolphe et Pélagie » (p. 272) sont transférés au zoo d'Alger, le 16 octobre 2010. Cet événement sera l'occasion, pour Bernadette Lizet, de réfléchir sur les programmes d'élevage en milieu captif des espèces menacées de disparition et sur l'évolution des scénographies zoologiques de présentation des animaux.
- 7 L'ethnologue au jardin des Plantes nous réserve encore bien d'autres sujets d'observation et d'analyse. Des objets « ordinaires » comme le balai ou l'outil de jardinier aux animaux extraordinaires comme ces hippopotames qu'il fallut déplacer, en passant par la vie quotidienne du grand Jardin, elle nous emmène dans une promenade savante et éclairée, durant laquelle des questions d'une actualité vive sont posées – celles des statuts ambivalents de la nature dans la ville, du sauvage, de la biodiversité, du bien-être animal –, tout en rendant un hommage et en faisant bon usage du legs des pionniers de l'ethnobotanique, discipline que, avec l'ethnozoologie, Bernadette Lizet contribue ici à son tour à ouvrir, enrichir et transmettre.